



M Le mag ARTS

Malraux, Chagall et le peintre effacé : le plafond de la discorde de l'Opéra de Paris

Par Michaël Moreau

Publié hier à 06h00, modifié hier à 17h02

RÉCIT | En 1960, le ministre André Malraux commande à Marc Chagall une peinture pour moderniser le plafond de l'Opéra Garnier, masquant ainsi l'œuvre peinte au XIX^e siècle. Cette décision controversée va cristalliser la guerre entre deux visions du patrimoine. Aujourd'hui, un descendant de Jules-Eugène Lenepveu remue ciel et terre pour faire réapparaître la création originelle de son aïeul.

Il a donné rendez-vous en juin en face de l'Opéra Garnier, dans le 9^e arrondissement de Paris. Attablé à la brasserie L'Entracte, il patiente avec la copie des lettres qu'il a expédiées au président Emmanuel Macron et à la ministre de la culture Catherine Pégard. Arnaud Carayon, 58 ans, est le « quatre fois » arrière-petit-neveu de Jules-Eugène Lenepveu (1819-1898). Un peintre qui eut son heure de gloire quand il fut choisi par l'architecte Charles Garnier (1825-1898) pour créer le plafond de l'Opéra de Paris inauguré en 1875, mais que la postérité a malmené.

Et pour cause, son œuvre a disparu, recouverte, en septembre 1964, par une autre fresque : un chef-d'œuvre, à la renommée mondiale, de Marc Chagall (1887-1985). Garnier a, depuis lors, deux plafonds superposés. Et Arnaud Carayon, qui s'est fait imprimer des cartes de visite à l'effigie de la coupole de son aïeul, ferraille pour que le public revoie celui de son ancêtre.

Quand, au début des années 1960, André Malraux, ministre d'Etat chargé des affaires culturelles, se pique de remplacer le plafond du Palais Garnier et d'en confier la réalisation au peintre d'origine russe Marc Chagall, la nouvelle provoque une de ces batailles d'Hernani dont le monde de la culture raffole, opposant traditionalistes du patrimoine et défenseurs du geste contemporain. « Ce débat accompagne le plafond de Chagall depuis plus de soixante ans », constate, dans un échange, à la mi-juillet, Alexander Neef,

l'actuel directeur de l'Opéra de Paris.

Chatoyante canopée

La querelle résonne dès qu'il s'agit d'un site historique : l'installation prévue à l'automne des vitraux de l'artiste Claire Tabouret dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, en remplacement de ceux signés Viollet-le-Duc, provoque les mêmes polémiques que celles déclenchées par le plafond de Chagall. Aujourd'hui, les adeptes de l'opéra comme les touristes se pressent pour photographier cette chatoyante canopée.

La composition monumentale de 220 mètres carrés avec ses cinq couleurs éclatantes (jaune, vert, bleu, rouge, blanc) rend hommage à 14 compositeurs. Y apparaissent des personnages de *La Flûte enchantée* de Mozart, du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski, de *Carmen* de Bizet...

Impossible d'entrer dans la grande salle du Palais Garnier sans lever les yeux. « *Même lorsque les lumières s'éteignent, le plafond ne disparaît jamais complètement* », s'enthousiasme Alexander Neef, qui se souvient de sa « *première rencontre* » avec l'œuvre, lors d'une générale, en 2002. « *Il n'existe aucun autre théâtre au monde où une œuvre d'art dialogue avec le spectacle d'une manière aussi puissante.* »

L'acte de naissance du plafond Chagall est resté célèbre. Le 17 février 1960, le président du Pérou, Manuel Prado Ugarteche, est à Paris. Sous la présidence de Charles de Gaulle, la visite officielle d'un chef d'Etat passe forcément par l'opéra. Ce soir-là, Garnier présente la symphonie chorégraphique *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel avec dans les rôles-titres du ballet le danseur et chorégraphe George Skibine et la danseuse. Les décors et

costumes sont signés Marc Chagall.

De Gaulle est présent. André Malraux aussi, qui s'ennuie et lève les yeux au ciel. « *Pourquoi ne feriez-vous pas un nouveau plafond ?* », demande-t-il à son ami Chagall, à ses côtés. Le ministre de la culture entend en faire un geste de rupture artistique, à l'opposé du plafond de Lenepveu, *Les Muses et les Heures du jour et de la nuit*, qui s'intégrait classiquement aux ors Second Empire de la salle. Quelques années avant Mai 68, l'opéra est en déficit d'image, attaqué pour son élitisme et son conservatisme. « *Faites sauter les maisons d'opéra !* », tonnera même le compositeur Pierre Boulez, en 1967, dans une interview retentissante au journal allemand *Der Spiegel*.





André Malraux (à gauche) et Marc Chagall, à la Manufacture des Gobelins, à Paris, en 1964. IZIS
BIDERMANNAS/AKG-IMAGES

Lorsque Malraux sollicite Chagall pour redonner de l'éclat à Garnier, le peintre a 72 ans. Il crée aux Collines, sa maison à Vence (Alpes-Maritimes), des esquisses qu'il soumet ensuite au ministre et au général de Gaulle. « *Malraux est venu chez nous à Paris, quai d'Anjou, quand j'étais gamin* », raconte le fils de Marc Chagall, David McNeil, musicien et romancier. « *Je me rappelle que mon père avait insisté pour que son plafond soit amovible* », sans détériorer l'ancien, peint à l'huile sur les plaques en cuivre de la coupole. Il est donc acté dès le départ que l'œuvre sera démontable, au cas où un prochain gouvernement souhaiterait revenir au décor initial.

Avant même que Chagall ne commence à imaginer sa coupole, le scandale couve. « *Une partie des professionnels du patrimoine et du milieu de l'art lyrique*

proteste immédiatement », raconte l'historienne Martine Kahane, mémoire de l'Opéra de Paris où elle œuvra de 1972 à 2004, notamment en tant que directrice de la bibliothèque-musée. Les tenants du conservatisme culturel considèrent comme sacrilège d'insérer un plafond moderne dans une salle du XIX^e siècle, « *rêvée, dessinée et conçue dans son entièreté par un seul homme, son architecte, Charles Garnier* ».

« Critiques antisémites »

Alors que la peinture ne nécessitait pas de restauration particulière, « *les opposants [au nouveau plafond] ne comprenaient pas que le pouvoir politique, soucieux d'une nouvelle esthétique, puisse y introduire une œuvre moderne.* » L'Académie des beaux-arts envoie une mise en garde au ministère de la rue de Valois.

« *On entendait jusqu'à des critiques antisémites contre Chagall* », se souvient Paul Versteeg, l'un de ses assistants sur cette œuvre. La renommée internationale de Garnier est telle que la polémique dépasse les frontières lorsque la commande est officiellement passée, en 1962 : l'Institut royal des architectes britanniques écrit une lettre au ministre français, pour le sommer de renoncer : « *Le caractère unique de cet édifice [l'Opéra] est obtenu par le fait que tous les éléments, architecture, tableaux, sculptures et mosaïques se répondent pour former une harmonie.* »

La presse n'est pas en reste et s'emporte contre André Malraux : « *Vraiment, monsieur le ministre, non !* », écrit *France Observateur* (16 août 1962), qui suggère ironiquement de « *couronner le dôme d'un mobile de Calder* ». « *L'Opéra doit garder son plafond* », intime *Le Parisien libéré*, vilipendant « *des idées esthétiques à la mode, quitte à le regretter dans vingt ans* » (13 août 1962), tandis que *Le Dauphiné libéré* décrit le Palais Garnier comme « *en grand danger de dénaturation* » (30 novembre 1962). L'extrême droite entre dans la danse, et l'hebdomadaire *Minute* se place aux avant-postes de la bataille anti-

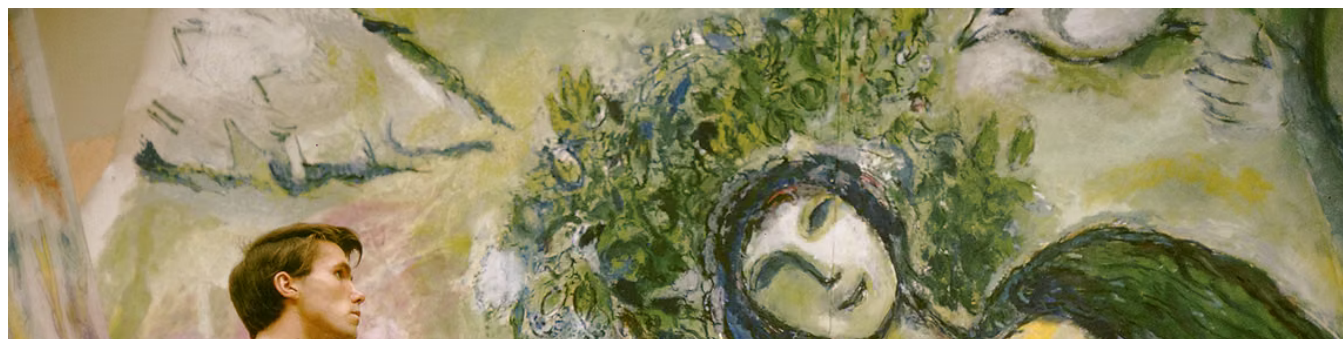
Chagall et anti-Malraux, affublant le ministre d'un surnom insultant dans certains de ses articles, « *Tête de l'art* ».

Dans une opération de séduction et de déminage, André Malraux invite à déjeuner Carmen Tessier, la célèbre chroniqueuse mondaine de *France-Soir* et du *Journal du dimanche*, surnommée « la Commère ». « *Eh bien ! Voici où nous en sommes : la maquette est maintenant terminée* », lui annonce-t-il. « *L'actuel plafond, détestable, que je tiens pour le dernier des navets, sera conservé... C'est un principe : je ne veux pas qu'on détruise* », affirme-t-il dans des propos rapportés par *Le Journal du dimanche*, le 22 décembre 1963.

Trois assistants

Le nouveau plafond sera constitué de 24 toiles marouflées (c'est-à-dire collées) sur une coque en plastique, et fixé quelques centimètres par-dessus celui de Lenepveu. Marc Chagall travaille à titre gracieux mais s'entoure de trois assistants : Roland Bierge (1922-1991), alors peintre de décors à la Comédie-Française, est épaulé par Paul Versteeg, 20 ans, et Richard Paschal, 23 ans.

Ce dernier nous reçoit, en juin, rue du Montparnasse, dans la résidence pour personnes âgées Les Artistes, où il habite dans un capharnaüm de quatre-vingt-cinq années de souvenirs. Une photo le montre au côté de Chagall, devant le plafond de l'Opéra encore posé à terre. Le peintre s'affaire, debout, un très long pinceau à la main, sur les personnages de *Roméo et Juliette*.





Marc Chagall et un de ses trois assistants, Paul Versteeg, en 1964. IZIS BIDERMANAS/AKG-IMAGES

Paul Versteeg, 82 ans, se livre, lui, par téléphone, depuis Amsterdam où il vit sur une péniche. Tous deux se souviennent à quel point le temps pressait. Début 1964, le Mobilier national, l'établissement public chargé de meubler les bâtiments de la République, a mis à leur disposition la Manufacture des Gobelins, où, depuis l'Ancien régime, se tissent les tapisseries et tapis les plus prestigieux, pour y peindre le plafond.

Celui-ci doit être achevé en quelques mois, pour y être posé pendant la relâche estivale du Palais Garnier. *« On a travaillé l'œuvre à plat sur le sol, relate Paul Versteeg. Les Gobelins, entièrement vidés, étaient équipés d'installations qui servaient à hisser des tapisseries. Cela nous était bien pratique pour exposer nos toiles à la verticale, partie par partie, et ainsi mieux les voir. »*

Dans un premier temps, la maquette, de 1,40 m × 1,40 m, est photographiée et agrandie à la taille réelle du plafond. *« Mon travail exigeait une grande précision, confie Richard Paschal. J'étais chargé de reproduire la photo sur les toiles grâce à des kilomètres de papier-calque. »* Roland Bierge et Paul Versteeg prennent le relais pour commencer à peindre sur le dessin décalqué. Le maître Chagall se met réellement au travail en juin. *« Quand il est arrivé, tout était peint, précise Richard Paschal. Mais il n'était pas question pour nous de faire un faux Chagall. Nous réalisons les bases, en nous approchant au plus proche de la maquette. Lui est ensuite repassé partout. Il a peint par-dessus. »*

Sous la verrière des Gobelins, la chaleur est écrasante, mais l'ambiance entre les assistants se refroidit. Les couleurs, les instructions de Chagall... tout donne lieu à des conflits. Deux clans se forment, largement nourris par les ego des uns et des autres : Roland Bierge et Richard Paschal d'un côté, Paul Versteeg de l'autre. Au ministère, Bernard Anthonioz, le neveu par alliance du général de Gaulle, suit personnellement, en tant que chef du service de la création artistique, l'exécution du projet.

Alors que les journalistes sont bannis du chantier, deux photographes sont missionnés pour immortaliser et archiver les étapes de la création, déclenchant de nouvelles tensions en coulisses. Hélène Jeanbrau est recrutée par Bernard Anthonioz, tandis que Marc Chagall impose un célèbre photoreporter concurrent, Izis. Leurs prises de vue seront dévoilées dans *Paris Match* le 26 septembre 1964, puis dans *Life Magazine*, le 4 décembre.



La « couronne », soit la fresque à l'exception du centre, est achevée pour l'anniversaire de Marc Chagall. Le 7 juillet 1964, il fête aux Gobelins ses 77 ans et l'avancée du chef-d'œuvre, aux côtés de sa fille Ida et de ses petits-enfants Piotr, Bella et Meret. Le centre n'avait pas été peint par Jules-Eugène Lenepveu, mais Chagall souhaite y représenter un soleil, auquel il s'attelle pendant l'été à Vence. Afin d'assembler pour la première fois les 24 toiles composant l'ouvrage et les maroufler sur une armature en polyester, le Hangar Y, à Meudon (Hauts-de-Seine), qui stockait jadis des ballons dirigeables, est réquisitionné.

Au même moment, à Garnier, un grand échafaudage prend place. Le plafond est définitivement installé le 8 septembre, quatre jours avant le lancement de la nouvelle saison lyrique. Mais l'œuvre doit encore rester secrète et est dissimulée sous une grande pièce de tissu. L'Opéra joue « à plafond fermé » jusqu'au dévoilement du joyau à la presse internationale, le 21 septembre. Son inauguration a lieu deux jours plus tard avec une reprise de *Daphnis et Chloé*. Le ministre et le peintre sont photographiés arrivant ensemble à la représentation.

« *Ce qui était fantastique, c'est que la presse était positive, se souvient Paul Versteeg. Même si les puristes de la conservation patrimoniale n'ont pas tardé à réapparaître.* » Marc Chagall est, ce jour-là, ovationné. A New York, le Metropolitan Opera commande à son tour à l'artiste deux immenses peintures murales pour orner le hall du Lincoln Center inauguré en 1966, que l'institution, confrontée soixante ans plus tard à des difficultés financières, songe aujourd'hui vendre à des investisseurs privés.

Visage d'André Malraux

Aux Archives nationales, on découvre dans les notes des conseillers de l'Élysée que Georges Pompidou, devenu président de la République, songera lui aussi à recourir à Chagall pour la réfection du rideau de scène de l'Opéra Garnier.

André Malraux, lui, profite du succès pour détrôner un autre plafond, celui du Théâtre national de l'Odéon, dès 1965 : la coupole de Jean-Paul Laurens (1838-1921) est déposée pour être remplacée par une création d'André Masson (1896-1987), dans un climat moins polémique.

Vraies ou fausses, les anecdotes fourmillent à propos du plafond de l'Opéra. Marc Chagall y a-t-il peint le visage d'André Malraux, dans une scène revisitée de *Pelléas et Mélisande* ? Les anciens assistants divergent. « *A l'atelier, jamais Chagall ne nous a dit que c'était Malraux* », s'agace Richard Paschal. Il prête au critique d'art Jacques Lassaing l'origine de la « rumeur », qui aurait beaucoup plu au ministre. « *Chagall lui-même m'a dit que c'était Malraux* », assure pour sa part Paul Versteeg.





Marc Chagall pendant l'élaboration de son œuvre, à Paris, en 1964. IZIS BIDERMANAS/AKG-IMAGES

Meret Meyer, la petite-fille du peintre, en est, elle aussi, convaincue : Chagall a bien attribué les traits du ministre au visage apparaissant à une fenêtre sur la composition, nous a-t-elle répondu. Pro-Chagall contre pro-Lenepveu, aucun des deux camps ne désarme. *« Les critiques contre le nouveau plafond refont surface dans les années 1970, lorsque est conçu le Musée d'Orsay, portées par une école d'historiens qui parvient à remettre à l'honneur l'art officiel du Second Empire »*, relève Martine Kahane.

Mais c'est à la même période que la popularité du plafond Chagall explose, se souvient-elle en rapportant une anecdote. Chaque soir, à l'entracte, dans la grande salle, *« deux ou trois rangées de spectateurs »* quittaient la représentation. *« Que se passe-t-il ? Nos spectacles sont-ils mauvais ? »*, s'inquiéta le directeur de l'Opéra, Rolf Liebermann, auprès de ses collaborateurs. Renseignements pris, ces rangées étaient réservées par une agence japonaise pour ses touristes en visite à Paris *« voulant absolument admirer le Chagall, mais pas intéressés par la Tosca ou le Trouvère »*, précise l'historienne. La décision d'ouvrir le Palais Garnier aux visites est prise à ce

moment-là.

Quarante et un ans après la mort de Marc Chagall, en 1985 à Saint-Paul-de-Vence, l'Opéra de Paris mise toujours sur le « *rayonnement* » de sa coupole. « *Cette saison, le Palais Garnier a accueilli 1,3 million de visiteurs. Le plafond constitue un temps fort du parcours* », explique Alexander Neef. Mais la bataille culturelle s'est poursuivie, et les détracteurs de Chagall se sont parfois nichés dans les hautes sphères de la maison.

« *Je me souviens que lorsque je dirigeais l'Opéra de Paris, de 1990 à 1993, aux côtés de Pierre Bergé qui en était le président, celui-ci n'aimait pas du tout le plafond de Chagall* », confie Philippe Bélaval, qui deviendra le conseiller culture d'Emmanuel Macron à l'Élysée, de 2023 à 2025. Hugues Gall, puissant patron de l'Opéra de Paris de 1995 à 2004, n'aura, lui non plus, pas de mots assez durs contre l'œuvre.

Maryvonne de Saint-Pulgent, autrice d'*Alerte sur le patrimoine* (Gallimard, « Tracts »), se souvient, quand nous la rencontrons à Paris, en juin, qu'elle fut sollicitée par des défenseurs de Lenepveu à l'occasion de sa nomination comme directrice du patrimoine en 1993. Garnier devant fermer l'année suivante pour travaux, « *j'ai immédiatement reçu des demandes réclamant de profiter de l'occasion pour retirer le plafond de Chagall. Mais je ne suis pas kamikaze. J'ai pris la tangente !* », s'amuse-t-elle. Ses interlocuteurs brandissaient la Charte internationale de Venise, adoptée en 1964 pour définir un cadre de préservation et de restauration des bâtiments anciens, et à laquelle la France avait souscrit. Mais le texte n'étant pas contraignant, il ne put avoir d'effet.



Maquette du plafond de l'œuvre originale de Jules-Eugène Lenepveu (1872). BNF, BIBLIOTHÈQUE-MUSÉE DE L'OPÉRA

Le descendant de Lenepveu, Arnaud Carayon, consultant en infrastructure immobilière, a attendu le cap de la cinquantaine pour regretter auprès de sa mère (aujourd'hui disparue) que la famille ne se soit pas mobilisée contre l'outrage fait à l'aïeul : « *Mais pourquoi vous ne vous êtes pas révoltés davantage contre Malraux ?* » Premier acte de la croisade qu'il a entamée, et dans laquelle il dit représenter une dizaine d'ayants droit de son ancêtre : soustraire son aïeul à l'oubli.

A Angers, il rénove la tombe du peintre, et le Musée des beaux-arts de la ville a organisé en 2022 une exposition sur l'artiste. Lenepveu, qui fut pourtant directeur de la Villa Médicis, à Rome, de 1873 à 1878, est un peintre maudit, dont le plafond de l'Opéra n'est pas la seule œuvre masquée : depuis 1934, ses

mosaïques de l'escalier Daru au Musée du Louvre, sur lequel s'élève la *Victoire de Samothrace*, sont elles aussi recouvertes d'un papier peint imitant la pierre de taille.

Procédure judiciaire envisagée

Ces derniers mois, Arnaud Carayon multiplie les correspondances. Dans une lettre à Emmanuel Macron, le 23 février, il réclame « *une alternance de plafond à l'Opéra Garnier, peut-être tous les dix ans* », pour que soient exposées tour à tour les deux œuvres. Le chef de cabinet du président, Rodrigue Furcy, a poliment répondu le 6 mars que le chef de l'Etat était « *particulièrement attentif* » à la démarche. Le descendant ne désarme pas et envisage désormais une procédure judiciaire, qui mènerait jusqu'au Conseil d'Etat.

« *André Malraux a créé un problème insoluble, avec un conflit de droits moraux entre deux artistes, impossible à dénouer*, commente Maryvonne de Saint-Pulgent, aujourd'hui présidente de section honoraire au Conseil d'Etat. *Bonjour le juge qui s'attaquerait à cette affaire...* » « *Le plafond de Lenepveu est classé aux Monuments historiques depuis 1923 ; sa valeur patrimoniale est reconnue. Que ses descendants souhaitent défendre sa mémoire est légitime* », précise Alexander Neef.

De leur côté, les ayants droit de Marc Chagall, par la voix de Meret Meyer, « *confirment* » simplement « *être en contact avec le ministère de la culture, ainsi qu'avec l'Association des amis de Lenepveu* », présidée par Arnaud Carayon. « *Si l'Opéra retirait le plafond Chagall, le nombre de ses visiteurs s'effondrerait* », prédit l'ancien assistant Paul Versteeg.

Longtemps, les défenseurs de Lenepveu crurent trouver un soutien en Alain Duault, l'animateur radio spécialiste de l'opéra, qui, dans un livre en 1989, *L'Opéra de Paris* (éditions Sand & Tchou), prônait un décrochage de l'œuvre de Chagall : « *Quel responsable en voudra prendre la décision courageuse ?* », écrivait-il. Aujourd'hui, pour tenter de trouver une solution au conflit, il

propose de son côté de créer... un troisième plafond.

« Nous pourrions, à chaque génération, faire appel à un peintre nouveau. Inscrire un geste contemporain dans un lieu de patrimoine prouve l'intérêt qu'on lui porte et sa vitalité », nous a-t-il confié. C'est sans s'être concertée avec ce dernier que Brigitte Lefèvre, directrice de la danse de l'Opéra de 1995 à 2014, renchérit : « Oui, pourquoi pas un nouveau plafond ? »

Lire aussi | [L'Opéra de Paris dévoile sa saison 2026-2027 : la « Tétralogie » de Wagner, Joséphine Baker, les adieux de l'étoile Dorothée Gilbert...](#)

Michaël Moreau